

Emile RIPERT



**FREDERIC MISTRAL ET SON MESSAGE
SPIRITUEL**

1946

Editions SPES – Paris

A la dernière page de son œuvre, le grand poète Frédéric Mistral, évoquant le tombeau où bientôt il ira reposer, imagine ce qu'à travers les temps diront de ce monument ses compatriotes de Maillane; d'abord ce sera pour eux la tombe du poète qui a chanté Mireille, puis celle d'un ancien roi de Provence, enfin, à mesure que son souvenir s'effacera, on croira que ce tombeau, qui porte à son porche l'Etoile aux sept rayons, est celui d'un mage venu d'Orient comme ce Balthazar, d'où descendent, dit-on, les princes des Baux.

Un mage! Si Mistral, en dépit de sa modestie, n'a pas hésité à se donner ce titre, c'est qu'il s'est senti chargé d'un message spirituel, c'est que, par delà sa tâche de poète, accomplie avec la plus haute conscience, il a cru qu'il était investi d'une mission sociale, qu'il devait apporter aux hommes de son temps un véritable enseignement, utile à leur bonheur.

Cet enseignement, voilà ce qu'à travers ses récits épiques, ses chansons lyriques, ses contes, ses discours, ses lettres, je voudrais dégager ici, afin de faire participer à leur bienfait ceux qui n'ont ni le temps ni les connaissances voulues pour les extraire eux-mêmes de l'œuvre mistralienne. Sans doute n'apporterai-je rien de nouveau à ceux qui connaissent à fond cette œuvre mais ceux-là, combien sont-ils en France, si ce n'est quelques douzaines, mettons avec optimisme quelques centaines? Car si Mistral est un grand nom poétique, c'est un nom seulement pour la plupart des Français, même quand ils sont provençaux; c'est un grand chapeau, c'est un ronflement de tambourin, un sifflement de galoubet à l'horizon, un crissement de cigale sur un platane, la chanson de Magali retouchée par Gounod. Il faut donner désormais au public français des évocations moins superficielles. Au moment où la France, libérée de l'oppression étrangère, reprend le cours de ses destinées et sa place de grande nation, elle doit plus que jamais donner au monde qui l'attend le message spirituel que ses souffrances héroïquement supportées rendent plus précieux encore.

Le premier enseignement qu'a donné Mistral à son peuple, à tous les Français, c'est que l'on peut faire partout œuvre utile et belle, et que le plus simple et le plus efficace, c'est de la faire là où le sort nous a fait naître.

— Reste chez toi, travaille, et si tu n'es pas content de ta ville et de ton village, efforce-toi de les rendre plus beaux, plus agréables à habiter, d'y faire la vie meilleure pour toi et tes concitoyens.

Ce conseil, Mistral l'a donné par l'exemple plus encore que par la parole. A vingt-huit ans, voilà qu'il est salué comme un grand poète par Lamartine qui ne craint pas de le comparer à Homère, et puis par toute la grande critique parisienne. Il vient à Paris jouir quelques jours de son succès; invité dans tous les salons, reçu par les hommes les plus illustres, au lieu de se laisser griser, voilà qu'il repart pour la Provence. Il aurait pu s'y fixer pour plus de commodité à Avignon, Arles ou Marseille; non, il revient vivre auprès de sa mère dans la vieille maison, où, le beau jour de la Chandeleur de l'an 1859, il a mis sa signature au bas des dernières épreuves de Mireille, et il n'a pas d'autre ambition que d'écrire là un nouveau poème, auquel il songe, à la gloire de la Provence héroïque et légendaire, poème en douze chants, comme le précédent, qui s'appellera Calendal.

Vivre au milieu des siens, des bonnes gens qui lui ont fourni les modèles de son épopée rustique, c'est refuser les tentations de la vie parisienne, de la gloire littéraire, dont on peut tirer honneurs, profits et jouissances; il n'hésite pas un instant. Il ne croit pas que l'horizon de son village soit trop étroit pour son génie, il vit là où Dieu l'a fait naître; il travaille avec l'instrument que Dieu lui a fourni sur le sol qui est le sien. En vérité, nul autre poète ne nous a donné avec plus de noble simplicité une telle leçon de modestie et d'application à sa tâche.

Sans doute, pourraient dire les sceptiques, trouvait-il là les conditions d'une vie matérielle, qui lui semblaient plus satisfaisantes que celles des villes, et ne pouvait-il penser aussi que cet isolement, qui n'allait point sans quelque orgueil, pouvait servir à sa gloire, comme de fait il l'a servie? Le calcul n'était donc pas si mauvais et s'est révélé fort exact.

Certes, le raisonnement n'eût pas été autrement coupable, mais je ne pense pas que l'âme d'un Mistral se livre à de telles spéculations, au reste hasardeuses. En ce village d'accès difficile, desservi par une humble diligence, la gloire pouvait fort bien oublier celui qu'elle avait caressé un jour de ses rayons. De fait, la réputation de Mistral après 1860 subit une éclipse; Calendal, paru en 1867, fut accueilli froidement par la critique, fut peu connu ou méconnu du public provençal et du Félibrige lui-même. Il fallut qu'en 1876 Mistral nouât dans les Iles d'Or la gerbe étincelante de ses poèmes lyriques pour que de nouveau son nom revint au premier plan; il fallut de plus que par un labeur acharné de vingt ans il mît sur pied son grand dictionnaire de tous les mots de langue d'oc, le Trésor du Félibrige, pour que l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres le plaçât au nombre de ses lauréats; il fallut qu'il écrivît sa charmante nouvelle de Nerte, pour que l'Académie Française couronnât l'ensemble de son œuvre et que le gouvernement de la République lui accordât la rosette d'officier de la Légion d'Honneur, alors que l'empereur Napoléon l'en avait nommé chevalier vingt-cinq ans auparavant.

Mistral avait donc joué gros jeu en restant à Maillane; le succès de Mireille eût été presque oublié, ou n'aurait survécu que par l'opéra de Gounod, si son poète n'avait affirmé de nouveau son existence à

coups de chefs-d'œuvre. C'est pour écrire de tels chefs-d'œuvre qu'il avait choisi de vivre en son village. Mais un habile aurait exploité à Paris le succès de Mireille, quitte à ne donner ensuite que des œuvres superficielles, dont il aurait soutenu l'éclat factice par une publicité bien faite.

Ecrire des chefs-d'œuvre, ou du moins des œuvres aussi parfaites que nous le pouvons, les écrire là où nous le devons, et, de préférence, là où Dieu nous a fait naître, et, plus largement encore, faire notre tâche humaine, quelle qu'elle soit, si humble soit-elle, là où la Providence a voulu nous placer, comme un soldat se tient au poste que son chef lui a assigné, tel est donc le premier enseignement du message mistralien.

Cet enseignement était nécessaire au temps de Mistral, il l'est encore de nos jours. Car n'est-ce pas à partir de 1850 que l'on voit se dessiner en France ce grand mouvement social qui pousse le peuple des campagnes vers les villes, celui des petites villes vers les grandes villes et tous les Français vers Paris? Abandon des campagnes, déclin des petits centres de vie provinciale, centralisation formidable faite au profit, si l'on peut dire, de Paris, dont la population ne cesse d'augmenter, contre ces périls d'une société, qui se dissout tous les jours, contre cet effroyable mouvement, qui peu à peu nous a entraînés vers l'abîme où nous sommes tombés, l'exemple de Mistral a été, reste encore une protestation.

Par là Mistral a servi efficacement le mouvement d'idées, qui, faute d'un nom meilleur, a pris celui de régionalisme. Il a encouragé de son exemple et de sa parole tous ceux qui ont souhaité justement décongestionner la capitale, raviver les foyers provinciaux, retenir chez elles les élites. De quelque nom qu'ils se soient nommés, régionalistes, fédéralistes, décentralisateurs, tous ont dû regarder vers Maillane; un Jules Charles-Brun, créateur de la Fédération régionaliste française, un Charles Maurras souhaitant l'avènement d'un roi de France, président des Républiques françaises, un Amouretti qui l'a inspiré, un Maurice Barrès, qui s'appuie sur la terre et les morts, ont été les disciples directs de Mistral. Bien loin donc de faire figure de poète attardé, Mistral nous apparaît justement comme le mage évoqué plus haut, comme le prophète des temps nouveaux. Dans toute son œuvre circule un chant de renaissance. Ce n'est pas ici la complainte d'un Brizeux, pleurant la mort d'une Bretagne, qu'il veut embaumer dans son œuvre, c'est un hymne robuste d'espérance et de foi, comme l'indique la belle strophe du Chant de la Coupo Santo:

*Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.*

Verse-nous les espérances — et les rêves de la jeunesse — Du passé la remembrance — et la foi dans l'an qui vient.

Par une telle évocation Mistral a défini sa doctrine: il ne veut s'appuyer sur le Passé que pour construire l'Avenir. Ce n'est pas regret romantique, complaisance morbide, délectation morose devant des ruines qu'on se sent impuissant à relever: c'est mâle désir de renouveau, c'est détermination bien nette d'aller prendre dans ces ruines inévitables du Passé les pierres solides qui nous serviront à construire les monuments futurs.

Multa renascentur, quæ jam cecidere. Bien des choses renaîtront qui sont tombés jadis, tel est le mot d'Horace que Mistral place en tête de son recueil des Iles d'Or, où il chante en effet les espérances d'une renaissance de la langue d'oc. A cette renaissance il travaille de *pèd e d'ounglo*, comme il le dira, attelé comme un taureau à la charrue qui défriche le champ, jadis fertile et devenu inculte. Il ne donnera pas seulement à la langue d'oc des titres de noblesse en l'employant à écrire des chefs-d'œuvre, il en dressera patiemment le répertoire et par là il montrera aux populations étonnées du Midi, aux érudits de toute France et du monde entier, quelle est la richesse d'une langue que l'on croyait et qui se croyait elle-même réduite au rang de patois.

— *Ço que s'es vist pòu mai se vèire, o fraire.* Ce qu'on a vu peut se revoir, ô frères, crie-t-il dans sa vieillesse aux Grecs soulevés contre la domination turque. Les peuples vaincus, opprimés, privés de leur langue naturelle, ont le droit, ont le devoir de ne pas désespérer. Qui sait ce que l'avenir réserve aux nations européennes? Quand tous les sages de son temps croyaient l'Europe assurée d'une forme définitive, Mistral n'a jamais considéré que le dernier mot fût dit ni entre les nations ni entre les provinces d'une même nation.

Ainsi, tourné à la fois, si l'on peut dire, vers le Passé et vers l'Avenir, Mistral pourrait être représenté — et si j'étais sculpteur, c'est l'effigie que j'en dresserais, — comme un Janus au double visage, un visage mélancolique, mais surtout sérieux, sans tristesse trop accusée, tourné vers un Passé, où la

Provence fut jadis une nation indépendante, ayant une langue souveraine, des lois, des coutumes qui lui étaient propres, — un visage enthousiaste et fier, tourné vers un Avenir, où le peuple provençal transposera, pour les employer sous une autre forme, les ressources de jadis, les virtuosités latentes de son tempérament, qui dépend avant tout de sa terre, de son pays.

Car, et voici encore une idée bien nette chez Mistral, c'est la terre qui commande et c'est le sens de la belle strophe, qui soulève de sa forte affirmation l'invocation de Calendal:

*Car lis oundado seculari
E si tempesto e sis esglàri
An bèu mesclu li pople, escafa li coufin,
La terro-maire, la Naturo
Nourris toujours sa pourtaduro
Dóu meme la, sa pouisso duro
Toujour à l'oulivié dounara l'òli fin.*

Car les houles des siècles — et leurs tempêtes et leurs remous — ont beau mêler les peuples, effacer les frontières. — La terre mère, la Nature — Nourrit toujours ses enfants — du même lait, sa dure mamelle — Toujours à l'olivier donnera l'huile fine...

Oui, telle est la vérité historique; le climat façonne les races, et des Ligures, des Romains, des Grecs, des Sarrazins, des Piémontais, des Toscans, des Napolitains, des Catalans, des Savoyards, des Francs, des Burgondes, des Goths, des Français, qui, au long des deux mille cinq cents ans, sont venus vivre et se fixer en Provence, la Provence, les brassant tous en son creuset brûlant, a fait des Provençaux. Car ce qui reste d'immuable, de solide, de substantiel dans une nation, c'est l'homme de la terre, l'homme du pays, le paysan:

*O païsan, coume vous noumon,
Restarés mestre dóu païs...
Envirouna de l'amplitudo
E dóu silènci di garat,
Tout en fasènt vostro batudo
Au terradou sèmpre amarra,
Veirès alin, coume un tempèri
Passa lou trounfle dis Empèri
E l'uiau di revoulucioun:
Atetouni sus la patriò
Veirès passa li Barbarò
Emai li civilisacioun.*

O paysan comme on vous nomme — vous resterez maîtres du pays — Environné de l'amplitude — et du silence des guérets — Tout en faisant votre tâche — Au terroir toujours attachés — Vous verrez au loin comme un orage — Passer le triomphe des Empires — et l'éclair des Révolutions — Pendus au sein de la Patrie — Vous verrez passer les Barbares — Avec les civilisations.

Par là nous comprenons ce que Mistral entend par patrie, et nous allons recevoir de lui ce nouveau message: une vision concrète de la patrie, qui déterminera notre action et notre conduite en face des grands problèmes que pose une telle question. D'abord Mistral rejette énergiquement le mot de petite patrie, si souvent employé par les orateurs officiels depuis une cinquantaine d'années.

— La Patrie n'est jamais petite, disait-il fièrement, et, dans le chant du Cinquantenaire du Felibrige, en évoquant les temps héroïques où il fondait avec ses amis sa belle association de défense linguistique, il s'écriait non moins fièrement:

*Se fasié pas la triho
Dóu mendre ni dóu mai,
De petito patriò
Se parlavo jamai;
Vers Mount-Ventou
Butant nostro barioto
Erian de patrioto
Prouvençau avans tout*

De petite patrie — On ne parlait jamais — Vers le Ventoux — Poussant notre brouette — Nous étions des patriotes — Provençaux avant tout.

Voilà des paroles nettes; n'essayons pas d'en affaiblir la valeur; quand Mistral publie ces vers, il a 74 ans, il est en possession de toute l'expérience d'un demi-siècle de luttes, il sait ce qu'il dit et ne cherche pas à édulcorer sa pensée. Pour mieux flétrir ce terme de petite patrie, il le transcrit en provençal sous sa forme française, au lieu de traduire correctement petite par *pichoto*; c'est donc que ce mot lui déplait et qu'il n'entend pas que la Provence soit traitée de petite patrie, mais de patrie tout simplement, patria, terre paternelle, terroir de nos pères. Pour un Provençal, la patrie, c'est la Provence, pour un Breton ce sera la Bretagne, pour un Gascon la Gascogne, pour un Alsacien l'Alsace, etc... Chacune de ces patries provinciales fait partie intégrante de la Nation française, à laquelle elle s'est librement unie, à laquelle elle désire rester étroitement attachée, et de ce beau concert provincial naît l'harmonie française, variété dans l'unité et non pas uniformité.

D'un mot on peut dire que Mistral est un patriote provençal et un nationaliste français. Écoutons-le parler:

Sian de la grando França e ni court ni coustié

Nous sommes de la grande France, de façon absolu.

Il dit: Nous sommes de France, et non pas: Nous sommes Français. La nuance est d'importance. Car s'il disait: Nous sommes Français, on pourrait lui objecter justement: Alors pourquoi voulez-vous user d'une langue qui n'est pas le français? Mais s'il dit, comme il le dit: Nous sommes Provençaux, mais nous sommes de France, son raisonnement redevient logique. Provençaux, nous avons droit à une expression originale de notre tempérament, mais réunis volontairement à la couronne de France et puis à la Nation française, nous sommes prêts à lui donner tout ce qu'elle nous demandera sur le plan matériel, notre argent, nos forces, notre vie, tout, sauf ce qu'un peuple ne peut donner sans se renier lui-même, sans se suicider, son âme et la langue qui l'exprime.

Cette théorie est-elle dangereuse pour l'unité française? Je ne le pense pas et je la crois au contraire fort utile et même nécessaire pour rendre au patriotisme français sa fraîcheur primitive et sa valeur entière. En fait, l'éducation de nos écoles secondaires ou primaires, abstraite et froide, avait fait du mot de Patrie une entité sans force, comme, hélas! l'événement l'a bien prouvé. Dire à de petits Niçois qu'il leur fallait mourir pour Lille ou pour Strasbourg, à des natifs de Bayonne ou même de Bordeaux qu'ils devaient sacrifier leur existence en faveur d'Arras ou de Nancy, c'était leur demander un effort d'imagination d'abord, un dévouement ensuite, dont la plupart n'étaient pas capables. Mais substituer à cette vague notion d'une patrie, qui n'est aux murs d'une classe qu'une carte de géographie. La vision d'une province chaude et réelle, dont on voit, on respire, on sent les aspects, les parfums, les villes, les villages, les sites, c'est raviver dans tous les cœurs le sentiment bien compris du patriotisme le plus sain.

Dire à des Provençaux: Demain, s'il le faut, vous vous battrez pour Marseille, pour Aix, Arles, Avignon, pour vos oliviers et pour vos vignes, pour vos mas et vos bastides, même si l'ennemi n'est pas à votre porte, parce que le sort de ces villes, de ces villages, de ces cultures est lié de par la volonté de vos aïeux et la vôtre au sort des villes, des villages et des terres de France que vous ne connaissez pas, c'est rendre au sentiment patriotique toute sa force et c'est là ce qu'a voulu faire Mistral.

Dans cette pensée, il faut conclure qu'un Provençal sera d'autant mieux Français qu'il sera plus Provençal, car, alors que l'enseignement officiel de la France du XIX^e siècle s'efforçait d'effacer les particularités provinciales et de fabriquer en série des citoyens partout semblables, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, aptes à devenir surtout des électeurs dociles, Mistral élevait là encore sa protestation contre l'école antinationale, qui nivelait, déracinait et déclassait les enfants. Fortifier en son cœur l'amour de la patrie provinciale, maintenir son originalité, garder sa langue et son costume régional, c'est conserver à la France des richesses que la centralisation s'efforce de lui arracher, c'est travailler intelligemment pour la vraie France, non pour celle des bureaucrates, des administrations et des casernes, mais pour celle qui a toujours porté en son cœur des poètes, des saints et des héros, jaillis du cœur de ses provinces et travaillant pour sa gloire, de Jeanne d'Arc à saint Vincent de Paul, de Duguesclin au chevalier d'Assas, de Mgr de Belzunce à Bernadette Soubiroux. C'est donc non seulement un droit, mais un devoir pour les Provençaux, les Bretons, les Lorrains, etc., de rester fidèles aux traditions de leurs aïeux, de garder intact leur patrimoine linguistique, leurs coutumes et leur fière indépendance, parce que, ce faisant, ils conservent à la Nation française, dont ils font partie, les ressources matérielles et spirituelles dont l'administration centralisatrice s'efforce de la priver pour

ranger plus aisément sous la tyrannie des cartons verts des citoyens anonymes, incolores, sans capacité de résistance. Mais s'ils ne résistent pas à la puissance centralisatrice, comment résisteront-ils à l'influence étrangère, si celle-ci vient à se faire sentir? Tombés aux mains de l'étranger, ils ne resteront Français que dans la mesure où ils resteront eux-mêmes, tels les Alsaciens se rattachant à nous par leur dialecte, ce dialecte fût-il même germanique.

Telle est la théorie mistralienne du patriotisme, large, claire, saine sans qu'on ait besoin de la déformer, de la voiler pour la rendre acceptable à tous les Français de bonne foi. Mistral ne dit pas à ses fidèles: Soyez de bons Provençaux et soyez aussi de bons Français, chose difficile, pour ne pas dire impossible, il leur dit: Soyez de bons Provençaux et vous serez par là même de bons Français.

Ce patriotisme provençal, ce nationalisme français n'ont aucun caractère de défiance et d'agressivité contre les voisins de la France, tout au contraire. L'état fédératif que Mistral souhaite pour la France, il le souhaite de même pour l'Europe, et par là encore il mérite de faire figure de précurseur. Les particularités provinciales doivent à nos frontières marquer nos liens avec les nations voisines. Michelet avait déjà vu cette vérité: c'est la force de la France, avait-il dit, de déléguer vers chacune des nations qui l'entourent une province qui lui ressemble un peu: la Flandre vers les Pays-Bas, la Normandie et la Bretagne vers l'Angleterre, le pays basque, le Béarn, le Roussillon vers l'Espagne, l'Alsace vers l'Allemagne, la Provence vers l'Italie.

Mistral, même s'il n'a pas connu ce mot, l'a senti dans toute sa force, en a extrait toute la valeur. La Provence est pour lui une terre conciliatrice, où la France et l'Italie doivent se connaître et s'aimer. Une grande figure poétique symbolise cette union: celle de Pétrarque, et Mistral, en 1874, en dépit de ce qu'a de brûlant encore la question romaine, convie à Vaucluse les élites de Provence, de Paris et d'Italie pour glorifier l'union des races latines. Il revient sur cette idée qui lui est chère, en chantant sur le Peyrou de Montpellier, en 1878, le Chant de la race Latine (1), d'accord avec Vasile Alecsandri, le grand poète de cette Roumanie qui s'éveille à l'existence nationale. Au reste, dès 1860, il avait regardé vers Barcelone, où les Catalans tentaient eux aussi une renaissance de leur langue en face de l'Espagne centralisatrice, il avait adressé à leurs poètes l'ode magnifique (2) où il définissait le rôle de la langue d'oc, du parler roman, signe de famille qui devait être le gage de l'union de tous les peuples issus de la souche latine, parlant un dialecte de la langue mère, le grand fleuve qui s'épanche par sept bouches: française, provençale, italienne, roumaine, portugaise, espagnole, catalane. Cette fraternité latine, le Félibrige l'affirmera tout au long de son existence, aux fêtes de Béatrice à Florence, en 1891, comme à celles du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque, en 1904, à Vaucluse, comme après la mort de Mistral, ses disciples la proclameront encore aux fêtes de son centenaire, à Rome, en 1930.

(1) Voir Les Iles d'Or.

(2) Ibid.

Donc unir tout d'abord les peuples latins rapprochés par une hérédité, une culture, une langue fraternelle, telle est la première ambition de Mistral, mais cette fédération latine n'est pas exclusive d'une fédération européenne, où elle peut trouver sa place dans le concert harmonieux de toutes les forces spirituelles du vieux monde. Il ne voit pas une ennemie dans l'Allemagne, où plus d'un savant, s'intéresse à l'œuvre des Troubadours, à celle des Félibres, à son œuvre propre où Koschwitz donne de Mireille une édition savante avec notes et glossaire. Il n'en voit pas non plus dans cette Angleterre d'où lui vient William Bonaparte-Wyse, petit-fils de Lucien Bonaparte par sa mère et fils de sir Thomas Wyse, noble Irlandais, ambassadeur d'Angleterre à Athènes, William Bonaparte-Wyse, devenu félibre, poète provençal et mécène des fêtes félibréennes.

Bien plus, les petites nations regardent vers Maillane, sentant qu'elles aussi ont le droit et le devoir de restaurer leur langue: Irlandais, Tchèques, Polonais, Hongrois, Finlandais, Illyriens, Ukrainiens donnent à Mistral des gages de sympathie. Et, là encore, Mistral n'a-t-il pas fait figure de prophète, en prédisant le réveil de peuples étouffés par des centralisations abusives, et que la grande secousse de 1914 a peu à peu libérés de leurs chaînes matérielles et spirituelles?

C'est donc une sorte d'amphictyonie européenne que Mistral souhaite dès 1865 (lettre à W. Bonaparte-Wyse), selon les propres termes qu'il emploie (1).

N'est-il pas évident, dit-il, pour tous ceux qui réfléchissent que l'Europe, même en conservant ses rois et ducs et empereurs, court à l'union républicaine?

Ne venait-il pas d'ailleurs de le dire dans l'Ode aux Catalans, prédisant dès 1860, une sorte de Société des Nations?

*E veiren, iéu vous dise, à la mendro ciéuta
Redescendre, o bonur, l'antico liberta*

*E l'amour soulo jougne li raço
E quouro que negrejo uno arpo de tiran,
Touti li raço boumbiran
Per cousseja la tartarasso (2).*

(1) Voir le livre de J.-Charles Roux sur William Bonaparte-Wyse. (Lemerre).

(2) Et nous verrons, vous dis-je, à la moindre cité — Redescendre ô bonheur, l'antique liberté — Et l'Amour seul joindre les races — Et dès que noircira la griffe d'un tyran — toutes les races bondiront — Pour repousser l'oiseau de proie.

Cette conception d'une Europe unie, sinon uniforme, rejoignait d'ailleurs dans l'esprit de Mistral, comme dans le nôtre, le souvenir de la chrétienté du moyen âge et nul poète n'était plus qualifié que lui pour faire cette profession de catholicité, puisque, de façon spontanée et sans le faire exprès, il donnait dès sa première œuvre un poème catholique, comme Marthe et Madeleine, selon le mot de son compatriote Adolphe Dumas, qui le présentait ainsi à Lamartine et à toute l'opinion.

Mais la France sait-elle encore que Mistral est le plus grand de ses poètes catholiques? Il ne le semble pas. Nos anthologistes citent Polyeucte, Athalie, tels poèmes de Lamartine et de Victor Hugo, de Sagesse, de Verlaine, Paul Claudel, Francis Jammes, Louis le Cardonnel, mais ils n'ont pas l'air de se douter que Mireille est le plus grand, le seul grand poème catholique de la France. Pourtant là encore le message de Mistral est bien net: il est donné dès sa naissance à cet enfant qui s'éveille à la vie le 8 septembre 1830, jour où l'Eglise célèbre la Nativité de la Vierge. Cet enfant ne reniera pas ce présage; jeune poète, il chantera le miracle que fait à Maillane, en 1854, Notre-Dame de Grâce en arrêtant subitement une épidémie de choléra; cinq ans après, il signera son poème de Mireille du beau jour de la Candelouso de 1859, le beau jour de la Chandeleur, fête de la Purification de la Vierge, fête du Feu nouveau, où les petits cierges blancs et verts fleurissent sous les voûtes romanes des sanctuaires de Provence. Son village de Maillane, sis à mi-chemin d'Arles, la petite Rome des Gaules de jadis, et d'Avignon, la Rome papale du XIV^e siècle, porte dans ses armes le monogramme du Christ et les clous de la Passion, *Flourisson pèr Maiano li clavèu dóu bon Diéu...* Ils fleurissent pour Maillane, les clous du bon Dieu, dira Mistral, et il chantera son village qui tient son nom, dit-il, du mois de Mai, le mois consacré aux aïeux par les Latins, à la Vierge par les chrétiens.

La Vierge, la Vierge Marie, comme tous les vieux Provençaux, il est hanté par son image, où la religion prend des allures de grâce féminine et de maternité; il la chante à Manosque sous le nom de Notre-Dame de Romiguié, à Forcalquier sous le nom de Notre-Dame de Provence, à Goult sous le nom de Notre-Dame de Lumière; il la salue à Marseille sur le rocher de Notre-Dame de la Garde, à Avignon sur celui des Doms, sur toutes les cimes où nos aïeux ont élevé sa statue, au Puy, où elle s'appelle Notre-Dame de France, dans les solitudes montagnardes où elle s'est révélée aux cœurs innocents des petits pâtres, à la *pouncho dis Aup, au som di Pirenéu*, tandis qu'elle parle à Maximin, à Mélanie, à Bernadette et qu'elle leur parle en langue d'oc, revêtant ainsi d'un éclat paradisiaque la vieille langue méprisée... (1) La Vierge! elle est partout présente dans l'œuvre, dans la vie de Mistral, et jusqu'à son lit de mort, puisqu'il s'endort de son dernier sommeil le jour de l'Annonciation, le 25 mars 1914.

Mais plus encore que de telles coïncidences, qui ne sont pas toutes voulues par le poète, — puisqu'on ne choisit assurément ni le jour de sa naissance ni celui de sa mort, — c'est l'allure de son poème de Mireille, et c'est la robustesse de sa foi qui fait de lui le grand poète catholique, dont le message retentit bien avant dans nos cœurs.

Ce n'est pas en vain que dès le début de ce poème Mistral invoque, non pas la Muse antique, mais le Christ né parmi les pâtres; son histoire d'amour idyllique et rustique va être toute imbibée d'un mysticisme naïf, qui lui donne l'allure d'une vie de sainte, ainsi que le disait Camille Jullian. Mireille, dans l'ingénuité de son amour, sacrifiant sa richesse, abandonnant ses parents eux-mêmes pour aller implorer le secours des Saintes-Maries, bravant les morsures du soleil, succombant sous la fatigue, mourant aux pieds de l'autel, et voyant les Saintes qui viennent la chercher dans leur barque miraculeuse pour la conduire au Paradis, c'est une martyre d'amour, comme le dit le poète, une jeune sainte ravie en extase. Et tout autour d'elle c'est toute la vieille Provence catholique qui est en marche, la Provence des Noëls, des santons, des crèches, des pèlerinages. Le clergé provençal ne s'y est pas trompé. Il a su adopter, prendre sous sa protection ce poème d'amour, et certains universitaires, en leur laïcisme, ne s'y sont pas trompés non plus, en écartant, autant qu'ils l'ont pu, l'œuvre mistralienne des écoles et des lycées.

Mais si Mistral a mis dans ce poème de Mireille toute la sincérité de sa foi juvénile, il ne l'a pas reniée dans la suite de sa vie. Il a même imaginé plus tard que le nom de Mirèio pourrait bien être une déformation provençale du nom hébreu de Myriem, le nom même de la vierge, mais, de plus, il a dans Nerto fait apparaître le Diable, vaincu par les prières d'une jeune fille, et il a tiré de son poème cette

grande leçon que *Lou diable porto pèiro*, que le diable lui-même apporte sa pierre au monument de Dieu, que le mal peut servir au bien. Sans doute, il ne le croit pas, avec Bernardin de Saint-Pierre, que les melons sont divisés en tranches, afin d'être plus commodément mangés en famille, ni que les puces sont noires pour être plus aisément aperçues sur le corps des hommes, comme s'il n'y avait pas aussi des nègres qui ont des puces. Avec la robustesse de son bon sens paysan, il se détourne de ce niais optimisme, et il ne proclame pas non plus, comme Lamartine, que tout est beau, tout est grand, tout est bien à sa place. Non, mais il dit plus justement:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn.*

Ainsi du mal même peut sortir le bien; d'une défaite matérielle peut sortir une victoire morale; nos épreuves sont nécessaires à notre amélioration. Pure doctrine catholique aussi que le divin enseignement des Saintes-Maries où semble se poser un rayon de l'Evangile: c'est en vain que l'homme recherche ici-bas le bonheur; il n'est ni dans la richesse, ni dans l'orgueil, ni dans l'amour, ni dans les joies de la maternité, avantages toujours précaires et soumis au pouvoir de la mort; non, le bonheur est dans l'acceptation des épreuves terrestres et dans la joie de soulager les misères d'autrui:

(1) Maintenant pourtant on voit, maintenant pourtant nous savons, — Que dans l'ordre divin tout se fait pour un bien.

*Urous adounc quau pren li peno
E quau en bèn fasènt s'abeno
E quau plouro en vesènt ploura lis autre e quau
Trais lou mantèu de sis espalo
Sus la pauriho nuso e palo,
E quau 'mé l'umblé se rabalo
E pèr l'afrejouli fai lampa soun fougau...*

*E lou grand mot que l'ome óublido
Veleici: la mort es la vido,
E li simple e li bon e li dous benura:
Emé l'aflat d'un vènt sutile,
Amount s'envoularan tranquile
E quitaran blanc comme l'île
Un mounde ounte li Sant soun de longo aqueira... (1)*

Quand on a écrit de tels vers on peut répondre au Pape Pie X, après avoir reçu sa bénédiction: — Votre bénédiction apostolique me portera bonheur et m'aidera, fils croyant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à mourir dans la foi de mon baptême et de mes pères.

Ainsi, dans sa vie comme dans son œuvre, Mistral a évité de façon ingénue et spontanée le divorce pénible dont a souffert la pensée française de son temps avec Renan, Taine, Louis Ménard, Leconte de Lisle, opposant de façon factice et scolaire le paganisme et le christianisme, le temple grec et la cathédrale gothique, l'Hellénisme et l'Evangile. Humble écolier du grand Homère et disciple du Christ, il ne juge pas son attitude illogique; il est tel que Dante prenant Virgile comme guide jusqu'au seuil du Paradis, tel que les troubadours chantant la Madone et leur Dame, tel que Pétrarque voyant Laure lui apparaître et l'introduire à la vie éternelle. Héritier des plus pures traditions du moyen âge méridional sans nul parti pris théologique, sans nulle affectation de piété onctueuse ou de prédication dogmatique, il a été sans le faire exprès, mais d'autant plus profondément, et il reste, le grand poète catholique de la France gallo-romaine.

(1) « Heureux donc qui prend les peines — Et qui en faisant le bien s'épuise, — Et qui pleure en voyant pleurer les autres et qui — Jette le manteau de ses épaules — Sur la pauvreté nue et pâle — Et qui avec l'humble s'abaisse — Et pour celui qui a froid fait briller son foyer.

Et le grand mot que l'homme oublie — Le voici: la mort, c'est la vie — Et les simples et les bons et les doux bienheureux — Sous le souffle d'un vent subtil — Là-haut ils s'envoleront tranquilles — Et ils laisseront, blancs comme des lis — Un monde où les saints sont sans cesse lapidés.

Un poète tel doit être en même temps un maître de la forme, parce qu'il a la conscience de l'œuvre bien faite, travaillée dans le détail jusqu'à la perfection, ainsi qu'un bon artisan du moyen âge. Ce souci

de la perfection technique, c'est encore un des enseignements que peut vous donner l'étude de l'œuvre mistralienne.

De fait, en un temps où le romantisme, ayant épuisé sa force, la générosité de ses inspirations, son idéalisme social, se perdait dans les sables arides de l'art pour l'art avec Théophile Gautier, dans les marécages des Fleurs du mal avec Baudelaire, dans le bournier du Réalisme, Mistral a donné l'exemple d'un art à la fois personnel et social, original et civique tel qu'on n'en avait plus vu depuis le moyen âge de Dante et de Pétrarque. Sa conception de la poésie se rattache, spontanément d'ailleurs et sans nulle préméditation, à la tradition orphique, à la source homérique; poésie créatrice, ordonnatrice, constructrice, qui sert une race, une patrie spirituelle, sans souci personnel de confiance et d'expansion. Pour les Français du XIXe siècle le poète devient de plus en plus un être vague et falot, incapable de s'adapter à la vie sociale, pauvre individu qui s'adonne à l'alcool, aux stupéfiants, fréquente les cafés, quelquefois les prisons, enfin qui déroute et scandalise les bourgeois. Mistral ne cède pas un instant à cette fausse conception; le poète, pour lui, c'est le créateur par excellence, celui qui donne à ses concitoyens les mots nécessaires à l'expression de leurs joies, de leurs peines, de leurs espérances, de leurs travaux. En dehors de cette mission il n'a pas d'ambition personnelle, il ne dira rien de lui-même.

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas.

Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas;

Mais chanter pour le peuple — un peuple noble et sain — ce n'est pas s'abaisser, tout au contraire. Mistral pense avec Lamartine que rien n'est trop grand pour le peuple. Et, tout en écrivant pour lui des poèmes, il ne concède rien à la vulgarité ni même à la facilité.

Comme les sculpteurs du moyen âge, il cisèle ses chefs-d'œuvre, pour le plaisir d'en faire des chefs-d'œuvre, même s'ils ne doivent avoir la récompense que de quelques regards et de regards ingénus. Il y a peu d'œuvres plus parfaites dans la poésie de France, je dis même qu'il n'y en a point. Il faut remonter aux troubadours pour trouver une telle habileté technique, un renouvellement si complet des formes strophiques que le poète n'use jamais deux fois du même rythme, une telle sûreté de rimes, de césures, de rejets, de tous les moyens avec lesquels on fait la musique appropriée à la pensée, ce qui est proprement la poésie, une telle aisance souveraine en ces jeux qui restent sérieux, que l'esprit averti ne se lasse pas d'admirer, dès qu'il prête attention à cette technique si parfaite qu'elle n'est pas même perceptible à la première audition. (1)

La chose est d'autant plus méritoire qu'il s'agit ici d'une poésie en mouvement, dynamique, comme l'on dit aujourd'hui, destinée moins à être lu dans le silence d'un cabinet d'études qu'à être dite ou chantée par une foule, sur une place à la fin d'un banquet. En de telles circonstances on peut supposer que le poète, se fiant au mouvement d'ensemble, soit moins exigeant sur le détail. Il n'en est rien; le mouvement reste puissant et entraînant, mais ce n'est pas celui d'un fleuve trouble qui charrie pêle-mêle des cailloux et de la vase, c'est celui d'une eau claire et fraîche, où l'on peut s'abreuver sans nul risque de contamination.

(1) Voir mon étude sur la versification de Mistral. (Champion, Paris 1918).

En France la poésie parnassienne s'est isolée peu à peu en sa retraite orgueilleuse, loin du vulgaire; la poésie symboliste plus encore, coupant presque toute communication avec le public, pendant que des poètes, plus faciles, maintenaient le contact, mais au prix d'un certain nombre de concessions, au goût de la foule. Mistral, poète du peuple, n'a rien concédé à ce qu'on croit trop souvent le goût du peuple, partant de ce principe que le peuple, tout au moins celui des campagnes, étant plus proche de la nature, c'est-à-dire de Dieu, a droit à tout ce qu'un poète peut produire de plus noble et de plus parfait.

Ainsi le message de Mistral est un message de perfection, un exemple continu de bien dire et de bien faire.

— Soit, diront nos lecteurs, si nous les avons convaincus que Mistral nous apporte un tel message, soit, mais pour notre commodité et pour la diffusion même de ce message, que ne l'a-t-il apporté en français? Tout le monde y eût gagné sans doute et l'influence de sa doctrine eût été bien plus large et bien plus rapide.

L'objection est ancienne; Saint René-Taillandier, lui-même, quoiqu'il eût patronné dès ses débuts le mouvement de renaissance provençale, l'avait faite à Mistral en rendant compte de Mireille. Mistral en le remerciant de son bel article de la Revue des Deux Mondes, défendait la langue méprisée qu'il avait voulu réhabiliter; il affirmait sa foi dans sa survie: — Quant à la disparition plus ou moins prochaine de la langue provençale, il m'est impossible d'y croire. De même que les idiomes antérieurs aux conquêtes des Romains, tels que le grec, l'arabe, l'allemand, le basque, le celtique, ont survécu à la langue

latine, je suis convaincu que notre langue populaire vivra autant que notre peuple de Provence. Une langue est le produit d'un climat aussi bien que les mœurs et la végétation.

Plus tard, devant les beaux messieurs du Cercle artistique de Marseille, en 1882, il affirmait sa foi:

— En voulant réhabiliter le provençal, nous avons la certitude de faire œuvre fière, non seulement œuvre d'artistes et de poètes, mais œuvre de patriotes, œuvre de dignité pour notre race et notre pays. Car tous les peuples tiennent et ont toujours tenu à leur langue naturelle, parce que dans la langue se moule et brille le caractère de la race qui parle.

Une langue, pour tout dire, c'est le portrait de tout un peuple, c'est la Bible de son histoire, le monument vivant de sa personnalité.

Ce qu'il dit là fortement en prose, il l'a dit déjà en vers, dans l'Ode aux Catalans, dès 1860:

*Dis Aup i Pirenèu e la man dins la man
Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman;
Acò's lou signe de famiho,
Acò's lou sacramen qu'is àvi joun li fiéu
L'ome à la terro; acò's lou fiéu
Que tèn lou nis dins la ramiho... (1)*

Et devant les Jeux Floraux de Toulouse il devait dire encore:

*Dins la lengo un secret, un vièi tresor s'atrovo;
Cade an lou roussignôu cargo de plumo novo,
Mai gardo sa cansoun. (2)*

Chanson plus on moins éclatante, plus ou moins humble, mais chanson originale.

— *D'abord que Dieu m'a fa bouscarlo, Sieguen boucarlo, e riéu, piéu-piéu* avait dit modestement. Roumanille. « Puisque Dieu m'a fait fauvette, soyons fauvette et riéu piéu-piéu. Tout le monde ne peut pas être rossignol, mais chacun peut chanter juste selon sa loi. Là encore c'est un fiat voluntas tua qui rejoint celui de la terre et du métier. Fidélité, acceptation.

Sans doute Mistral a pour sa langue plus d'ambition que Roumanille, il se rappelle et il rappelle qu'elle a été celle des rois, des empereurs, des belles dames du temps jadis, mais dût-elle rester maintenant celle des paysans, à ce titre encore elle mérite de vivre, puisque c'est la langue de la joie, de la souffrance, du travail populaire. Maudits ceux qui renient le verbe, que la terre s'entr'ouvre pour les engloutir! Les imbéciles, qui en sèvent leurs enfants, pour les nourrir de vaine gloire, d'arrogance et de faim!

(1) « Des Alpes aux Pyrénées et la main dans la main — Trouvères, élevons donc le vieux parler roman. — C'est le signe de famille — C'est le sacrement qui joint les fils aux aïeux — l'homme à la terre, c'est le fil — qui tient le nid dans la ramée. (Les Iles d'Or.)

(2) Dans la langue en secret, un vieux trésor se trouve — Chaque an le rossignol revêt des plumes neuves. — Mais garde sa chanson. (Ibid.)

Ils briseront leurs attaches naturelles avec le pays lui-même, ils ne comprendront plus ce que disent le taon roux et l'abeille, et, suprême malédiction, « ils ne connaîtront plus l'heure au soleil... Couneiran pus l'ouro au soulèu (1)

Mistral avait-il prévu que vers les années 1940 les Européens seraient obligés, comme l'on dit, de chercher midi à quatorze heures sur leurs horloges arbitrairement faussées? Avait-il, comme un mage, prévu nos temps de folie et d'omnipotence scientifique? Sans doute, car il avait dès longtemps distingué expressément le progrès matériel du progrès moral et marqué sa juste défiance de tout ce qui rend l'homme plus puissant sans le rendre meilleur.

En tout cas il pouvait constater que les enfants sortis des écoles primaires ne savaient plus les noms provençaux des plantes, des arbres, des légumes, des animaux familiers et ne savaient pas leurs noms français; il pouvait constater que l'école, en lutte contre la famille, brisait la chaîne des générations, inspirait aux enfants le mépris des parents, travaillait à les déraciner et à les déclasser. A Saint-Rémy, rencontrant avec son ami, Marius Girard, deux petites filles, filles de jardiniers, qui sortaient de l'école, c'est en vain qu'il essayait de leur parler provençal, les petites s'obstinaient à ne répondre qu'en français, et, pressées de questions sur leur avenir, elles déclaraient:

— Quand nous serons grandes, nous ne serons pas si bécasses de nous faire jardinières...

— Et que ferez-vous, petites?

— Nous quitterons ce pays où les gens, ils ont un mauvais accent. Nous irons à Lyon où l'on parle français que c'est un plaisir d'entendre et puis nous nous ferons receveuses des postes ou bien institutrices. (2)

Voilà, par un exemple concret, comment Mistral montrait le grand péril social qu'était l'abandon de la langue, qui va de pair avec celui de la famille et celui des campagnes.

Tout au contraire, le peuple qui garde sa langue ancestrale reste sur sa terre pour son bonheur et celui de tous.

(1) Espouscado. Les Iles d'Or.

(2) Discours e dicho.

Malheur à la nation qui perd sa poésie, car, dans la poésie, comme dans le printemps, il y a le renouveau, la sève, l'allégresse d'un peuple, il y a la jeunesse et l'entrain. Et ce printemps de l'âme, qu'est-ce qui le conserve dans l'esprit du peuple si ce n'est cette langue de la famille et du terroir, dans laquelle la grand'mère disait des sornettes, dans laquelle la maman chantait des noëls, dans laquelle le père donnait ses conseils, dans laquelle on riait avec les amis d'enfance, dans laquelle on se parlait, à l'ombre d'un buisson, avec sa petite amie; dans laquelle, en un mot, tous les sentiments et toutes les pensées du peuple puisent les couleurs vives de la nature et de la vérité!...

— Ah! si l'on savait le mal que l'on fait à la patrie, que l'on fait à la race, en arrachant au peuple, à l'homme de la terre, le lien qui l'attache à sa vieille famille, à ses bonnes coutumes, au pays où il est né.

On se plaint, de nos jours, que la campagne s'abandonne, que les villages se dépeuplent... La population s'en va, la jeunesse descend vers les quartiers borgnes des villes. Sevrée de sa langue et de la poésie que la langue répandait, et de cette nostalgie dont elle accompagnait ceux qui quittaient le pays, que voulez-vous qui la retienne encore dans ses pauvres villages, où, dit-on, les chats eux-mêmes meurent?

Il est vrai que certains objectent à Mistral que, loin d'avoir écrit une langue naturelle, il s'est servi d'un instrument artificiel, fabriqué pour son usage et celui de ses amis et qu'un Provençal moyen ne peut comprendre son œuvre à livre ouvert.

J'apporte ici le témoignage de quarante années d'enquête et je puis affirmer que la langue de Mireille, des Iles d'Or, des Olivades, des Mémoires, de Nerto, des Contes de Mistral est la pure et simple langue pratiquée en son temps dans le terroir arlésien.

Si parfois on éprouve quelque difficulté à comprendre immédiatement certains passages, c'est que Mistral y emploie avec raison les mots techniques des gens des mas, des pâtres, des éleveurs de chevaux ou de taureaux, des moissonneurs, des vanniers. N'accusons pas Mistral d'artifice, mais accusons-nous de notre ignorance. A la lecture du Littré nous constatons de même que nous ne savons pas le sens de la moitié des mots français.

Quant à la langue dont Mistral use dans Calendal, la Reine Jeanne et le Poème du Rhône, comporte une certaine richesse de vocabulaire, qui dépasse l'horizon rhodanien, l'emploi non seulement de mots techniques, mais de vocables anciens, tombés en désuétude dans les dialectes provençaux, mais vivants dans ceux du Languedoc, du Limousin ou de la Gascogne. La proportion n'en est d'ailleurs pas excessive; c'est un essai d'enrichir la langue, non pas en forgeant, comme on l'a dit par erreur, des mots nouveaux, mais en amalgamant au provençal des mots qui ont été siens et qu'ont retenus les autres dialectes de langue d'oc. Tentative bien moins artificielle que celle des poètes de la Pléiade et qui a présenté plus d'avantages que d'inconvénients.

Il n'est donc pas juste de dire que Mistral a créé une langue factice pour l'usage de quelques amis et le sien propre, il a simplement épuré, nettoyé, ravivé en son éclat une langue moins vivante à l'époque où il la parlait avec tous ses compatriotes et il en a fait un instrument poétique de premier ordre, plus sonore, plus chantant, plus concret que le français et surtout mieux adapté aux sujets de ses poèmes, dont on ne peut même pas concevoir maintenant qu'ils aient pu être écrits en français.

Quel tort a-t-il fait ainsi à la France? Et tout au contraire ne lui a-t-il pas donné l'immense avantage que soulignait Villemain, couronnant Mireille à l'Académie française: — La France est assez grande pour avoir deux littératures.

Pour les Provençaux, pour les habitants des pays d'oc, et même pour tous les français, n'est-ce pas un bienfait certain que de pouvoir étudier en son œuvre une langue néo-latine, facile à comprendre, évoquant de façon pieuse les aïeux qui ont aménagé notre terroir, y ont planté la vigne, l'olivier, le mûrier, ont cultivé partout le vieux sol gallo-romain? Leur patriotisme s'en trouve élargi et fortifié, leur équilibre intellectuel mieux établi, leur esprit plus résistant aux influences étrangères.

Si les gens du Midi français avaient conservé leur langue de façon digne en sa pureté ancestrale, ils auraient évité de parler, comme ils le font depuis un siècle, un langage bâtard, qui n'est souvent que du patois, ou de parler le français en lui infligeant des barbarismes et des solécismes constants, ou, en tout

cas, de le parler avec un accent déplorable, que les gens du Nord et spécialement les Parisiens ont depuis un siècle tourné en ridicule.

Oui c'est depuis que les Provençaux et, en général, tous les gens de langue d'oc, ont abandonné leur langage naturel qu'ils sont devenus un objet de dérision pour les mauvais plaisants, les commis-voyageurs, les journalistes et même les romanciers et les auteurs dramatiques. Ni Rabelais, ni Molière, qui ont pourtant habité longtemps les terres d'oc, n'ont trouvé leur peuple ridicule, n'ont jeté sur lui le moindre discrédit, mais depuis un siècle la plaisanterie à leur sujet est devenue banale, elle s'est concrétisée dans le Tartarin ou le Numa Roumestan d'Alphonse Daudet, mais elle pré-existait à ces types depuis une vingtaine d'années au moins, c'est-à-dire depuis l'instant où les petites gens de langue d'oc ont prétendu parler le français et l'on mal parlé.

En recommandant à son peuple l'usage du provençal, Mistral essayait de le sauver de ce ridicule, de lui conserver sa noblesse, sa dignité, alors que, rebelle à ses conseils, il est devenu toujours plus vulgaire en ses propos, en son accent, en ses manières. La pédagogie française a fait en son éducation une faillite lamentable.

Faillite aussi lamentable, quand elle a inspiré à ce peuple le dégoût de ses métiers, de ses villages et l'ambition d'en sortir à tout prix. C'est contre ce mauvais enseignement que Mistral n'a cessé de protester.

Car son enseignement à lui comporte la réhabilitation du travail manuel. L'école française, par un paradoxe étonnant, puisqu'elle était au service d'une soi-disant démocratie, inspirait aux enfants qui lui étaient confiés le sentiment que le travail dit intellectuel était supérieur au travail manuel. Devenir instituteur, employé des P.T.T., dépendre d'une administration quelconque, tel était l'idéal qu'elle proposait aux élèves les plus méritants, s'ils ne pouvaient s'élever jusqu'aux professions dites libérales d'avocat, médecin, professeur, officier. Mais rester fidèle à la tradition ancestrale, pratiquer le métier de leurs pères, rester dans leur village, cela semblait le lot réservé aux élèves médiocres qui ne pouvaient faire mieux.

Contre cette fausse conception sociale, Mistral élève le chant de son génie populaire; il fait de toute son œuvre une immense fresque du travail manuel, qui commente le proverbe provençal: *Mestié vau barounié*. Métier vaut baronnie. Titre de noblesse qui en vaut un autre, il se le décerne à lui-même et à tous ceux de sa race, quand il chante aux noces de son neveu et de sa nièce:

*Aven tengu l'araire
Proun ounourablamen
E counquist lou terraire
Em 'aquel estrumen. (1)*

Et c'est à juste titre que son frère, qui avait conservé le mas du Juge, celui où il était né, a fait gravé ces quatre vers sur la cheminée de la grande salle, comme un véritable blason.

Un métier bien pratiqué, avec amour, avec suite, à travers des générations, voilà qui vaut mieux qu'un emploi de scribe dans une grande ville.

*Vau mies à Cadouливо
Rire en manjant l'oulivo
Que mau-traire à Paris
En manjant de perdris. (2)*

Encore si l'on y mangeait toujours des perdrix, mais pas plus que des cailles elles ne tombent toutes rôties du ciel, tandis que l'artisan dans son village, le paysan sur sa terre sont riches à peu de frais, sont heureux de leur vie simple et de leur métier, où ils sont habiles.

C'est ainsi qu'à travers toute l'œuvre de Mistral on voit se dresser les moissonneurs, faucheurs, laboureurs, pâtres, gardians qui passent dans Mireille à l'horizon de la Crau et de la Camargue, vanniers des bords du Rhône, filles qui chantent dans les mûriers ou dans les magnaneries, pêcheurs ingénus des Saintes-Maries qui demandent la paix de l'âme, pêcheurs de Cassis, frères de Calendal, le héros de son second poème, bûcherons du Ventoux, céramistes de Moustiers, charpentiers, menuisiers, compagnons du Tour de France, charretiers des routes de Provence, marinières du Rhône, partout et toujours le geste du travailleur manuel s'inscrit noble et beau dans l'œuvre de Mistral, seul grand poète somme toute de la France populaire.

(1) Nous avons tenu la charrue — Avec assez d'honneur — Et conquis le terroir — Avec cet instrument. (Les Iles d'Or.)

(2) Il vaut mieux à Cadolive — Rire en mangeant l'olive — Que mal vivre à Paris — En mangeant des perdrix. (Les Olivades).

Cet amour du peuple, considéré dans la noblesse de ses travaux, ne verse jamais dans le sentiment dit démocratique, encore moins démagogique. Mistral sait bien que ce peuple a besoin d'être dirigé; il a vu son père, maître François Mistral, sur les terres du mas du Juge, dominer de très haut les travailleurs rustiques qui l'aiment et qui l'honorent pour son bon commandement, ferme et paternel; il l'a vu, comme le maître Ramon, de Mireille, « glorieux comme un roi dans son gouvernement, ufanous comme un rèi dins soun gouvèrnamen. (1)

A son exemple il a appris ce qu'est et doit être un chef, et lui-même nous donne dans l'ordre spirituel un exemple tout semblable. Un chef, il l'a été de façon spontanée, sans le faire exprès, dès ses vingt ans, par l'autorité qui émanait de sa personne, son geste, son regard, sa haute taille. Roumanille lui-même, son maître, subit ce prestige et accepte la primauté de Mistral avec une émouvante humilité. Quand le Félibrige, en 1876, s'organise définitivement et se donne un capoulié, c'est Mistral qui est choisi du consentement unanime. Le capoulié, c'est le chef des moissonneurs: Mistral capoulié guidera ses amis à travers la moisson spirituelle du Félibrige.

Du chef il a les principes de commandement, une autorité sans rudesse, une familiarité sans vulgarité, car le chef élève vers lui ses subordonnés au lieu de s'abaisser vers eux.

— Sigues umble emé l'umblé e mai fier que lou fier, dit à son fils le père de Calendal. Excellent principe de conduite (2).

(1) Mireille. Chant VII.

(2) Sois humble avec l'humble et plus fier que le fier.

Le chef se met en contact continu avec ses subordonnés et c'est ce que Mistral fait par une correspondance incessante, qui eût été pour tout autre écrasante et dont il porte allègrement le poids pendant soixante ans, écrivant sans doute plus de cent mille lettres (1). Mais il ne se contente pas d'écrire, il parle, il fait parfois des discours importants et solennels aux jours de grande fête, aux cérémonies de la Sainte-Estelle, mais il reçoit aussi de nombreux visiteurs, qui viennent lui demander conseil et qu'il dirige de son mieux avec une admirable patience.

Le chef donne l'exemple; il ne dit pas: — Faites ce que je dis et non ce que je fais, Mistral dit à ses compatriotes: « Restez chez vous, travaillez chez vous », et il y reste et il y travaille.

Le chef sacrifie son repos personnel, méprise l'argent, se donne à son peuple, et Mistral ne cesse de travailler, se soucie fort peu de battre monnaie avec son œuvre, ne songe qu'aux siens, ceux de sa terre et de sa race.

Le chef enfin accepte, s'il le faut, pour servir la cause qui lui est chère, les marques de l'honneur, de la reconnaissance populaire, et Mistral ne s'y dérobe pas avec une fausse et orgueilleuse modestie. Décorations, statues, prix littéraires, il ne dédaigne, ne refuse rien de ce qui peut mettre son œuvre à l'honneur, son œuvre, non la sienne, mais celle que Dieu a faite par sa main.

— *Non nobis, non nobis, Domine, sed nomini tuo, et Provinciæ nostræ, da gloriam.*

Non pas à nous, non pas à nous, Seigneur, mais à ton nom, et à notre Provence, donne la gloire, écrit-il sur son tombeau, qui ne porte pas son nom, mais cette seule inscription et l'étoile du Félibrige (2).

(1) Voir les dossiers constitués par Mme Flanderdy-Espérandieu au Palais du Roure, en Avignon.

(2) Les Olivades.

Combien d'autres aspects ne pourrions-nous pas évoquer de l'œuvre mistralienne? Nous pourrions présenter Mistral comme un poète de l'Amour, non de l'amour platonique des troubadours ni de l'amour-passion des romantiques, mais de l'amour sain et créateur qui prolonge la race et qui de l'union de deux êtres jeunes et beaux fait toujours naître « de nouveaux enthousiasmes, de nouveaux amoureux (1).

Nous pourrions le présenter comme un poète de la Nature, la grande couveuse qui renouvelle indéfiniment les générations des êtres, peuple les mers, revêt les monts de hautes forêts, étend ses garrigues sur les ruines des cités (2), mais aussi un poète de la Nature humanisée par l'homme, fécondée par son travail, purifiée

par le christianisme qui en a discipliné les forces, vaincu les maléfices (3).

Nous pourrions encore dresser sur notre horizon le poète de la Coupe Sainte, chantant d'une voix souveraine la Poésie qui transforme l'homme en Dieu, qui nous console des tristesses de l'existence,

nous donne l'illusion nécessaire pour vivre, pour continuer notre tâche avec l'optimisme nécessaire, la patience qui est le pilier de la sagesse, le poète qui a fait chanter aux matelots de la Reine Jeanne: — *Castèu o noun castèu — fassen coume se l'èro — Lan liro lanlèro — e vogo la galero.* « *Château ou non château, — faisons comme si ça l'était — Lanliro, lanlèro — et vogue la galère.*

Certes, les aspects de Mistral sont nombreux, et ils paraîtraient parfois contradictoires à ceux qui ne sauraient pas voir comment dans son esprit conciliateur comme dans son pays de Provence, les idées, qui paraissent ailleurs les plus opposées, finissent par se fondre et se compléter: paganisme et christianisme, amour de la tradition et désir de nouveauté, élan vers l'avenir et culte du passé, mélancolie d'une vieille race et gaîté légendaire qui se manifeste par l'art du conte et de la chanson, l'amour de l'aventure et celui du pays, d'autant plus aimé qu'on l'a quitté, sentiment de la liberté et désir d'une juste autorité, sympathie pour le peuple et goût d'une aristocratie qui le dirige, défiance des partis politiques et passion pour les idées politiques, tous ces contrastes apparents, et bien d'autres encore, sont perceptibles dans l'œuvre mistralienne, si bien qu'à travers les nombreuses études qu'il a suscitées il n'apparaît jamais exactement le même et qu'aucun de ses portraits n'est faux, sans être pourtant tout à fait exact.

(1) Calendal. Chant XII strophe dernière.

(2) Calendal. Chant VII.

(3) Mireille Chant VI.

Mais écartant de cette courte étude quelques-uns de ces aspects j'ai voulu souligner surtout les idées qui peuvent être pour nous, en ces jours troublés, une nourriture d'un intérêt plus immédiat et plus vital. L'unité française, scellée de façon définitive, dans les dernières guerres et malgré toutes les tentatives des Allemands pour la disloquer, n'est plus en cause; il semble donc que le moment soit venu de modifier l'armature, qui depuis cent cinquante ans enserme les provinces françaises et les empêche de respirer librement.

La France nouvelle, profitant de ses malheurs, va refaire sa Constitution, établir des rapports nouveaux et plus heureux entre les diverses provinces comme entre la capitale et les provinces. Eviter l'hypertrophie de l'une, ranimer la vie originale des autres, telle doit être une des premières tâches du gouvernement nouveau. Par là, l'œuvre de Mistral est plus que jamais d'actualité, son message plus utile. Souhaitons qu'on le comprenne et qu'on en fasse profiter tous les Français, en mettant ses idées en pratique, en honorant sa mémoire. L'humanisme chrétien et populaire, dont il est le plus beau représentant, résume les qualités essentielles de l'âme française et dans l'amour de son œuvre toutes les provinces et toutes les opinions peuvent se retrouver et concilier leurs idées propres pour le plein épanouissement de leurs forces.

Enfin, pour conclure ce rapide exposé, au moment où les Etats-Unis d'Amérique ont envoyé leurs armées pour libérer l'Europe de la tyrannie germanique, transcrivons ici le témoignage d'un des plus célèbres parmi leurs anciens présidents, cousin de celui qui pendant treize ans a dirigé les destinées de la République étoilée.

De la Maison Blanche, au mois de décembre 1904, Théodore Roosevelt écrivait au grand poète:

Mon cher Monsieur Mistral,

Mrs Roosevelt et moi nous sommes charmés des livres que vous nous avez envoyés. Depuis vingt ans déjà nous possédions un exemplaire de Mireille. Cet exemplaire, nous l'enfermerons et nous le conserverons pour les souvenirs qui s'y rattachent. Mais l'autre, qui nous arrive porteur d'une dédicace personnelle, prendra désormais la place d'honneur.

A vous et à vos collaborateurs nous souhaitons un plein succès. Vous enseignez une leçon que nul plus que nous, gens d'Amérique, nation ardente, inquiète, avide de richesses, a besoin d'apprendre. Cette leçon nous fait connaître, après l'acquisition d'un bien-être matériel relativement considérable, que les choses qui comptent réellement dans la vie sont celles de l'esprit.

Les industries et les chemins de fer ont leur valeur, certes, mais le courage et la force d'endurance, l'amour de nos enfants, l'amour du foyer et de la patrie, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des vertus héroïques sont ce qu'il y a de plus haut dans l'existence et, sans elles, les richesses accumulées, l'industrialisme imposant et retentissant, comme toute fiévreuse activité, ne sont profitables ni à l'individu ni à la nation.

Je ne méconnaissais pas la valeur de ces choses qui sont le corps de la nation, mais je désire seulement qu'elles ne nous fassent pas oublier qu'à côté du corps il y a l'âme.

« Je vous remercie encore une fois pour Mrs Roosevelt et pour moi. Croyez-moi fidèlement vôtre.
Bel hommage de Washington, de New-York à Maillane, à la Provence. Retenons-le aujourd'hui avec une piété toute particulière à l'heure où l'Esprit qui anima les armées alliées a triomphé du glaive germanique. Mais ne dérobons pas plus longtemps à l'enfance, à la jeunesse de France le message spirituel de Mistral; inscrivons son œuvre et celle de ses disciples dans nos programmes d'enseignement et d'examens, au lieu de lui accorder avec condescendance une place mesquine et toujours contestée.

© CIEL d'Oc – Abriéu 2006